

MANUELS

Le Passé vivant, collection de manuels pour l'Enseignement technique éditée par « De Nederlandsche Boekhandel ».

Avec d'autres programmes, moins encyclopédiques et moins contraignants que les programmes traditionnels, nul doute que les auteurs de ces fascicules puissent faire œuvre utile : illustrations nombreuses et bien choisies, schémas simples et explicites, diagrammes et cartes bien inspirés, sujets axés sur les aspects culturels, techniques, scientifiques, sociaux, etc.

Il leur faudra toutefois revoir le texte courant explicatif et le débarrasser de quelques idées stéréotypées dont la principale est que l'histoire commence avec l'écriture, ce qui implique que les peuples sans écriture n'ont pas d'histoire. Proposition de plus en plus absurde à mesure que les moyens d'investigation à la disposition des chercheurs se perfectionnent.

Les listes de questions invoquent trop la pure mémoire, les notions de vocabulaire sont bien succinctes. Il est vrai que les textes originaux sont réduits au minimum. Mais pourrait-on faire mieux avec un cadre aussi étroit ? Je ne connais pas de *Fédération générale des syndicats chrétiens*, mais la *Confédération des syndicats chrétiens*.

Les trois fascicules se distribuent comme suit :

VAN DEN HOUDT D., MICHIELSENS L., LEYN J.P., *Antiquité et Moyen Age*.

VAN DEN HOUDT L., LIEVOIS D., *Les Temps modernes et l'époque contemporaine jusqu'en 1815*.

VAN DEN HOUDT D., SCHUURMANS H., *L'Epoque contemporaine de 1815 à nos jours*. O déraison, une époque de cent cinquante ans et plus : quelle période !

R.V.S.

Historische Units, collection éditée par « De Nederlandsche Boekhandel », Anvers, 1970, prix 35 FB pièce.

Il s'agit de huit fascicules consacrés chacun à un sujet déterminé et rassemblant à côté d'un bon nombre de textes souvent très longs, quelques cartes et quelques rares illustrations, le tout complété d'un texte courant et de notes explicatives. Le choix des sujets et leur ordre sont ceux des programmes traditionnels avec une timide tendance au diachronisme par période. Voici les titres et leurs auteurs :

ARRAS J., *Scholen, universiteiten en wetenschap in de Middeleeuwen*.

VERRELST, *Het Christendom, grondslag van leven en eenheid van de Westerse Middeleeuwen*.

CAMERLINCKX, *Boeren, heren, handelaars en stedelingen in de Middel eeuwen*.

WILLEMS, *Europa vond zijn territoriale gestalte tijdens de Middeleeuwen*.

WALGRAVE J., *Kunst der Middeleeuwen*.

WILLEMS H., *Theocratie en feodaliteit in de middeleeuwse staten*.

VERRELST W., *Reformatie en katholieke herleving 16-18^e eeuw*.

WALGRAVE J., *Renaissance, Barok en Rococo*.

En somme, la matière des manuels classiques est ici présentée par tranches séparées. Ainsi se constitue un processus bien inspiré qui conduira, on peut l'espérer, à une conception du matériel scolaire à l'usage des élèves conforme au principe de l'enseignement actif : « Faites-le vous-même ! ».

R.V.S.

Cours d'histoire M. Chaulanges et J.M. d'Hoop.

Documents d'histoire R. Hubac et A.M. Koenig : classe de 6^e, A.G. Manry : classe de 5^e, J.M. d'Hoop, classe de 3^e. Paris, Delagrave, 1970-1971.

Depuis quelques mois, les différentes maisons d'éditions renouvellent leurs manuels scolaires. Voici celui des Editions Delagrave : un volume destiné aux élèves, l'autre aux professeurs. La matière a été allégée. Il a fallu faire un choix. Du point de vue pédagogique, l'ouvrage comporte essentiellement des documents puisque le but poursuivi est de faire penser, voir et comprendre, donc de raisonner et de réfléchir ; chaque leçon comprend l'exposé des matières, de très nombreux documents textuels et iconographiques et un lot de questions s'y rapportant. Des cartes, des échelles chronologiques tentent de matérialiser la matière, donc d'imprimer celle-ci dans l'esprit des jeunes élèves. L'ouvrage du maître comprend de très nombreuses suggestions d'utilisation et d'exploitation des documents ainsi que la présentation du point de vue du spécialiste sur la matière envisagée. La bibliographie, aisément accessible sans être de vulgarisation trop facile, signale les ouvrages de base ainsi que des films, des diapositives et des documents photographiques. Pour l'enseignement traditionnel ou rénové, nos collègues ne manqueront pas d'y glaner des renseignements, des exercices et des suggestions particulièrement utiles.

P.B.

BELLOC G., NEGRE G., *L'homme et le monde moderne*, Paris, Delagrave, 1971.

Le titre est plein de promesses. Le simple énoncé des thèmes retenus par les auteurs révèle toute la richesse de l'ouvrage.

Les sujets sont regroupés autour de huit thèmes : *quelques aspects du monde contemporain* (espace et temps — modifications du milieu — problèmes à résoudre), *la science* (épopée et remise en question), *le monde du travail* (les aspects du monde industriel, agricole et tertiaire — le machinisme et la philosophie), *les divertissements et loisirs* (mass media, voyages, sport et menaces pesant sur ces acquisitions), *art et vie moderne* (les permanences et les perspectives, art et industrie), *inquiétudes et périls* (les valeurs traditionnelles menacées, l'humanité et l'individu menacés), et pour conclure deux thèmes moins pessimistes peut-être : *Progrès et civilisation* et *Culture et humanisme*. A ces textes tirés des ouvrages d'écrivains connus et les plus représentatifs de

leur temps, s'ajoutent 250 sujets de dissertation et d'exercices d'entraînement aux techniques d'expression et de communication. Leur utilisation forcerait nos grands élèves à des réelles recherches personnelles. Il en résulterait un enrichissement très certain. Ces textes seraient d'autant mieux accueillis et assimilés qu'il s'agit des grands problèmes de notre époque auxquels les adolescents sont déjà sensibilisés. L'ouvrage rendra de nombreux services à ceux qui souhaitent trouver des textes récents et révélateurs. Il fera gagner un temps considérable à tous ceux qui sont amenés à se poser des questions comme à ceux qui doivent tenter de les résoudre.

P.B.

PIERRET A., DINON R., *Initiation à l'histoire*, degré moyen de l'enseignement primaire, Namur, Wesmael-Charlier, 1971.

L'idée de base qui a présidé à l'élaboration de ce manuel est excellente. Mettre en parallèle les façons de vivre du passé et celles du présent constitue un procédé pédagogique rentable dans la mesure où il frappe l'imagination de l'enfant et où il lui fait prendre conscience d'une évolution et d'un espace temps. La ligne du temps jointe à l'ouvrage permet d'œuvrer efficacement dans ce sens.

Ce qui, par contre, est discutable, c'est le choix des sujets, le manque de lien entre eux et la présentation d'où tout sens esthétique est absent ; les documents iconographiques ne sont pas d'un effet très heureux et les dessins relèvent de la plus mauvaise bande dessinée.

M.S.

P. MILZA, S. BERTEIN, Y. GAUTHIER, *Histoire 6^e, L'Antiquité* ; P. MILZA, S. BERSTEIN, Y. GAUTHIER, *Histoire 5^e, Le Moyen Age* ; P. MILZA, S. BERSTEIN, J.-L. MONNERON, *Histoire 3^e, De la révolution au monde d'aujourd'hui* ; Coll. MILZA-BERSTEIN, Paris, Ed. Nathan, 1971 (Pour la Belgique, Labor, Bruxelles).

Cette nouvelle collection présente une série de manuels d'histoire conforme aux nouveaux programmes français de 1969.

Ces livres sont d'authentiques instruments de travail où les auteurs ont ramené la matière de chaque chapitre à l'essentiel et ont donné une place privilégiée aux nombreux documents (cartes, textes et photographies).

Cette nouvelle collection forme un véritable « bloc pédagogique » qui comprend outre le manuel :

— une série de diapositives reproduisant les principaux documents du manuel ;

— un cahier de travaux pratiques permettant au professeur de vérifier l'acquis des élèves mais permettant avant tout aux élèves de s'entraîner à dégager l'essentiel d'un document d'histoire ;

— un fichier du professeur proposant pour chacune des leçons une bibliographie, les intentions pédagogiques et de nombreuses indications complémentaires. Précisons également que ces fiches contiennent des textes supplémentaires qui faciliteront la tâche du professeur.

Soulignons l'intérêt particulier du volume de 3^e qui fournit des cadres et des repères proprement historiques pour les événements du monde d'aujourd'hui.

L.D.K.

MOYEN AGE

HEERS Jacques, *Fêtes, jeux et joutes dans les sociétés d'Occident à la fin du moyen âge*, Montréal, Institut d'études médiévales, 2715 chemin de la Côte Sainte-Catherine, Paris, librairie J. VRIN, place de la Sorbonne 6, 1971.

Depuis 1947, la liste des Conférences Albert-le-Grand comporte des noms fameux représentant principalement la pensée philosophique et théologique du moyen âge. Signe des temps peut-être, voici que par la bouche de Jacques Heers, médiéviste réputé, s'y introduit l'ethnologie. Le mot peut apparaître comme un peu fort alors qu'il ne s'agit ici que d'un inventaire, fort éloquent cependant, d'usages, coutumes et manifestations qui, pour s'inscrire dans des formes moyenâgeuses, n'en reflètent pas moins de l'avis même de l'auteur des influences venues du fond des âges. Combien dès lors on se

prend à regretter que par le biais de l'anthropologie sociale, l'histoire comparée ne s'empare pas de ce domaine pour, à travers le folklore des joyeuses entrées, des processions solennelles, des joutes, des mascarades, des mystères et autres célébrations collectives, rechercher les mécanismes de l'inconscient collectif. Tout événement, le plus banal peut devenir fête lorsqu'il peut aider à affirmer une fonction sociale : la chasse par exemple, qui à travers le cérémonial, perd sa fonction nourricière pour devenir symbole d'une hiérarchie sociale. Fêtes des fous, carnivals ne sont-ils pas autant de psycho-drames destinés à servir d'exutoire à des forces dont le déchaînement pourrait être explosif pour l'ordre social ?

R.V.S.

Maurice LOMBARD, *L'Islam dans sa première grandeur (VIII^e-XI^e siècle)*, Paris, Flammarion, « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1971, 245 p.

Cet ouvrage posthume synthétise les idées professées par Maurice Lombard à la VI^e Section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes et à l'Ecole Normale Supérieure de 1957 à 1960.

Il y prend le contrepiéd de la thèse développée par Henri Pirenne en 1936 selon laquelle les conditions économiques de l'existence de l'empire romain n'auraient réellement disparu qu'avec le blocage de la Méditerranée par les Musulmans au VII^e siècle. Au contraire, pour Maurice Lombard, l'Occident se serait anémié bien avant la conquête musulmane et n'offrait plus, lorsque cette dernière eut lieu, « que les espaces vides et réceptifs d'une aire d'où l'activité commerciale et intellectuelle s'était retirée depuis la décadence de Rome et les invasions barbares. »

Maurice Lombard explique que les caractères de civilisation de synthèse, la relative tolérance des Musulmans, la position géographique exceptionnelle du monde musulman renforcèrent la continuité de la civilisation urbaine dans la partie orientale de l'ancien empire romain et provoquèrent un véritable renouveau en Europe de l'Ouest. Cette controverse constitue la discrète toile de fond de cette étude remarquablement complète et axée sur l'analyse des modes de vie, des ressources

économiques sociales et intellectuelles du monde musulman. Le professeur d'histoire y trouvera notamment une foule de renseignements précis sur la diffusion des idées scientifiques, philosophiques, techniques du monde arabe vers l'Occident.

R.R.

WOLFF, Philippe, *L'Evell intellectuel de l'Europe*, Editions du Seuil, coll. Histoire de la pensée européenne, Paris, 1971.

Quand et comment a démarré en Europe le développement intellectuel ? Philippe Wolff nous l'expose ici, dans une étude qui nous conduit de Charlemagne au XII^e siècle.

Pour accrocher l'intérêt du lecteur, l'auteur a centré son ouvrage sur trois personnages qui lui paraissent particulièrement bien représenter une étape culturelle : Alcuin, Gerbert d'Aurillac et Abélard.

Alcuin, ecclésiastique anglais attiré par Charlemagne en 781 pour instruire sa cour et le clergé de ses Etats sert de prétexte à l'étude des tenants et des aboutissants de la renaissance carolingienne que Philippe Wolff considère comme le vrai démarrage de l'Occident. Bien que, sous certains aspects, cette période ait pu paraître moins riche en personnalités érudites que les siècles précédents, ils n'étaient cependant que les prolongements sans issue de la société romaine. Par ses édits, par ses goûts culturels, par la qualité du personnel ecclésiastique dont il sut s'entourer et dont Alcuin constitue la figure de proue, Charlemagne sut donner l'impulsion nécessaire à la création d'une infrastructure rudimentaire d'ateliers de copie, de bibliothèques et d'écoles. A l'époque carolingienne, les Bénédictins recopièrent des centaines de manuscrits antiques et de textes bibliques et si leur apport scientifique se résuma à une épuration de la langue et de la grammaire latines, leur travail obscur sauva l'héritage de l'antiquité et en fit une base utilisable pour les générations ultérieures. Cette première renaissance rendit toutes les autres possibles.

Deux siècles plus tard, l'environnement social n'a pas changé, mais le nombre des monastères a crû. Les villes naissent. Les contacts avec l'Islam et Byzance se multiplient. Le rôle culturel de l'Eglise devient plus décisif que celui des autorités temporelles. Philippe Wolff choisit pour re-

présenter cette époque Gerbert d'Aurillac ; moine lettré devenu conseiller des plus hauts souverains, abbé de monastères importants avant de devenir archevêque de Ravenne et en 999 pape sous le nom de Sylvestre II. Gerbert d'Aurillac recueille les fruits de la renaissance carolingienne. L'infrastructure culturelle est devenue suffisamment large pour qu'il puisse laisser à des maîtres élémentaires le soin de former les enfants à la grammaire et mettre l'accent sur la logique et la rhétorique dont il fait un art de raisonner et de convaincre ; tandis que les traductions d'ouvrages arabes mises à sa disposition par certains monastères lui permettent de jeter les premières bases d'un enseignement scientifique des mathématiques et de l'astronomie. L'originalité de ce penseur se manifeste par un goût du concret qui sembla insolite à ses contemporains férus d'abstractions ; au point que moins d'un siècle après sa mort se forma une légende qui fait de Gerbert d'Aurillac un des ancêtres spirituels du docteur Faust.

Mais c'est Abélard qui fait l'objet de l'étude la plus détaillée. Sa vie est racontée en détail parce qu'elle illustre remarquablement la mutation qui s'opère au XII^e siècle : le développement culturel urbain qui supprime celui des monastères. On y observe l'existence de l'étudiant circulant de ville en ville pour compléter ses études, la condition du maître pris entre l'autorité religieuse, ses élèves clients et l'émancipation de la femme, Philippe Wolff analyse en détail l'apport du philosophe, du théologien, les perfectionnements qu'il apporta à la méthodologie dialectique et en marge de cette étude il rend compte de toutes les influences qui expliquent son héros dans cet Occident du XII^e siècle qui digère les trésors philosophiques accumulés dans le proche et moyen Orient pendant l'Antiquité et la tradition qui en fut conservée et retrouvée à Byzance et dans le monde arabe.

En fin de compte, un livre très agréable à lire dont l'originalité réside dans l'interdépendance étroite soulignée par l'auteur des conditions sociales, économiques et politiques avec ces successives renaissances culturelles de l'Occident caractérisées par une curieuse marche en avant opérée les yeux fixés vers le passé, vers la Révélation chrétienne et vers les trésors de la culture antique.

R.R.

DUBY Georges, *Les sociétés médiévales : une approche d'ensemble*, dans *Annales*, t. 26, p. 1-13, Paris, 1971.

La leçon inaugurale de G. Duby au Collège de France où il occupe dorénavant la chaire d'histoire des sociétés médiévales ne pouvait pas ne pas se référer à Lucien Febvre, combattant de l'*histoire renouvelée*, ni à Marc Bloch, toujours en quête de l'homme sous la poussière des archives et dans le silence des musées. Il cite toutefois aussi Jules Michelet lorsqu'il prétend donner à l'histoire sociale sa vraie dimension, celle d'une histoire globale dont celle des civilisations matérielles, celle du pouvoir, celle de l'économie, celle des mentalités ne sont que des composantes, insistant ainsi sur sa vocation de synthèse.

Nul, mieux que cet éminent historien, n'a conscience de l'effarante complexité du temps social, des variations de ses pulsations et de ses rythmes, des nécessités de l'analyse qui n'en sépare les éléments que pour mieux insister ensuite sur les cohésions et les interactions. Quelle meilleure justification pourraient trouver les pionniers d'une histoire axée sur l'homme, méthodiquement enrichie par l'analyse successive des divers aspects de l'évolution dans leurs relations réciproques, dans leurs articulations spatiales autant que temporelles. Puisse le lieu de rencontre que cette nouvelle chaire souhaite devenir, aider rapidement à nourrir la matière de nos expériences scolaires. Bon vent !

R.V.S.

DES REVOLTES ET DES REVOLUTIONS

MOLLAT Michel et WOLFF Philippe, *Ongles bleus, Jacques et Ciompi, Les révolutions populaires en Europe aux XIV^e et XV^e siècles*, collection « Les grandes vagues révolutionnaires », Paris, Calmann-Lévy, 1970.

L'histoire sociale avait connu un succès certain à la fin du XIX^e siècle, stimulée sans doute par les mouvements populaires du temps. La croissance des communes médiévales expliquait et justifiait les progrès de la démocratie politique contemporaine. Sauf exceptions, l'engouement s'était

tari après la première guerre mondiale. Avec tout l'arsenal de moyens d'investigations plus puissants, voici que l'historiographie s'attache à une nouvelle analyse des phénomènes sociaux. Elle s'attache à comprendre les mécanismes de l'évolution. En passant du plan local ou régional à des ensembles plus vastes, elle constate des ressemblances, des analogies, dont il conviendra de découvrir les implications.

Sans autre prétention que de faire le point de travaux traitant de régions fort éloignées l'une de l'autre, mais avec un sens aigu de la synthèse et de la critique comparative, les auteurs brossent dans ce volume une fresque à la fois précise et entraînante bien apte à réhabiliter aux yeux de nos élèves cette période médiévale dont bien peu d'enseignants parviennent à leur faire découvrir les richesses.

Par son extension européenne, par les problèmes qu'il aborde, en mettant en scène la masse populaire, acteur caché des cours traditionnels axés sur la noblesse, par l'actualité des aspects économiques, sanitaires, mentaux, sociaux, traités, cet ouvrage constitue une somme que chaque enseignant de l'histoire se doit de lire. Plus que jamais, il saisira à travers les multiples ressorts du progrès historique, la complexité des causes, la relativité des hypothèses, la vanité d'une histoire parcellaire, la nécessité d'une approche serrée et compréhensive des phénomènes, autant que méthodique et pédagogique.

R.V.S.

MARX R., *L'Angleterre des Révolutions*, Paris, A. Colin, coll. U2, Paris, 1971.

Le lecteur de langue française trouvera avec plaisir ce petit ouvrage qui dépeint l'Angleterre de la violence depuis la conquête normande jusqu'à nos jours. La vieille tradition de révolte a donné naissance à plus d'une liberté anglaise, mais le problème révolutionnaire anglais est fort complexe. « Il ne suffit pas de retracer les grands courants de révolte, ouverte ou contenue, de mesurer leur respective originalité, de déterminer les filiations, les influences étrangères, de comprendre les succès et les échecs. Il convient aussi de rechercher quand et pourquoi a commencé à se développer un esprit a-révolutionnaire, de comprendre quels facteurs socio-économiques, religieux, psychologiques,

ont concouru à la pacification des esprits et pourquoi le Royaume-Uni, depuis 1689, a résisté à tous les mouvements de révolte violente. En 1971, deux tendances se dessinent en Grande-Bretagne : une voie révolutionnaire fort affaiblie et une puissante courant de progrès par l'évolution. La Grande-Bretagne, pays de démocratie parlementaire, pays où l'Etat intervient de plus en plus dans nombre de domaines, tout en respectant les libertés individuelles et collectives, est la résultante des révolutions multiples qui jalonnent son histoire. Une quarantaine de documents étayent l'ouvrage.

P.B.

GALANTE GARRONE Alessandro, Gilbert Romme, histoire d'un révolutionnaire, 1750-1795, dans coll. « L'histoire », Paris, Flammarion, 1971.

Il a fallu douze ans pour cette traduction d'un ouvrage que Georges Lefebvre saluait avec joie lors de sa parution en 1959. Figure typique que ce jeune représentant de la bourgeoisie de robe provinciale, de bonne souche auvergnate et janséniste, élève des Oratoriens de Riom. Il y glane l'amour des sciences et cet esprit critique qui fera dans la suite plus d'un révolutionnaire. Plongé à Paris, avec de modestes moyens financiers, dans le milieu des Encyclopédistes, il porte sur certains de ceux-ci des jugements sévères impliquant la fatuité de d'Alembert, l'intolérance de Lalande. L'aversion qu'il manifeste pour l'histoire concerne surtout l'histoire politique dont il souligne la subjectivité, mais il juge que l'histoire des sciences est « vraiment essentielle et mérite toute l'attention des gens sensés » ; quant à l'histoire des mœurs, elle n'a pas encore à son avis été traitée de façon intéressante. Comme beaucoup de « scientifiques », ce mathématicien, élève de médecine, méprise une certaine vision de l'histoire tout à l'opposé de l'histoire fondamentale, base indispensable du progrès. Introduit dans les milieux russes résidant à Paris, il suit en Russie son élève Paul Stroganov auquel il applique les principes d'enseignement tirés de l'*Emile*. Il parcourt la Russie de Catherine II de long en large. Il en tire des observations sur le sort ici acceptable, ailleurs horrible des paysans. Ces mêmes paysans dont la condition en France l'avait déjà rempli de révolte.

Initié à la Loge maçonnique des *Neuf Sœurs*, il représente un beau spécimen de maçon spéculatif en qui l'expérience et la méditation personnelle entraînent une mutation constante des opinions vers la réalisation d'une société libre, égalitaire, humanitaire. Le mouvement déca-briste russe lui doit beaucoup à travers l'influence qu'il exerça indirectement sur l'intelligentsia libérale. Membre de la législative, puis de la Convention, il en représente l'aspect constitutionnel, très attentif aux problèmes sociaux et économiques. Il attache son nom aux lois relatives à l'instruction publique qu'il voit, avec Condorcet, d'une structure très moderne. Rationaliste, anticlérical, adepte de la Déesse Raison, il fut artisan du Calendrier révolutionnaire, où se reconnaît son esprit scientifique. Dernier parmi les Montagnards, il meurt en stoïcien « Pour le malheureux et l'opprimé ». Dans un suicide collectif, il épargne à ses juges de flétrir son corps sur l'échafaud après les émeutes de Prairial.

Initiateur de la législation sociale, ses idées, filles du temps, ne furent pas sans conséquences sur le mouvement marxiste.

R.V.S.

BESSAND-MASSNET Pierre, De Robespierre à Bonaparte, les Français et la Révolution, Paris, Fayard, 1970.

Le parti pris de cet ouvrage est évident.

Le révolutionnaire, c'est « la canaille », la victime le « suspect ». Tel quel, il donne une idée du trouble de cette période de renversements, d'exaltation, de violence, où les passions rassemblent et opposent les individus que tantôt tout sépare ou tantôt tout relie. Un trouble qui n'a pas encore pris fin. Il implique la nécessité d'une étude critique attentive de cette période, le recours dès lors à un arsenal de sources dont beaucoup sont inconnues de nos ouvrages didactiques traditionnels.

Le chapitre consacré à *Vingt millions de muets* retiendra particulièrement l'attention. Plein d'espoir au moment de la rédaction des *Cahiers de doléances*, la population rurale, la masse des métayers, des manouvriers, des humbles, s'installe dans une méfiance bien compréhensible à l'égard de l'image que donne l'information dérisoire du temps de cette succession de régimes politiques dont aucun, finale-

ment, ne satisfait ses griefs fondamentaux. La Justice est-elle finalement de ce monde ?

R.V.S.

FURET F., *Tocqueville est-il un historien de la Révolution*, dans *Annales*, t. 25, p. 434-435, Paris, Colin, 1970.

L'auteur souligne l'opinion de Tocqueville enfermée dans un apparent paradoxe :

1° la Révolution en France était plus qu'aux trois quarts accomplie dès avant la Révolution ;

2° pourtant, ce qui restait de la féodalité à la campagne n'en était que plus odieux ; d'où la majoration psychologique de la libération paysanne par la Révolution. A travers l'examen objectif du contenu réel de la rupture révolutionnaire, Tocqueville suggère ainsi l'importance de la distorsion idéologique. Le développement de la puissance publique et de la centralisation administrative marque, derrière la rupture des esprits, la continuité dans les faits entre l'Ancien Régime et la Révolution. Sous l'Ancien Régime toutefois, l'Etat éprouve des difficultés d'agir, car ses mandements sont fort peu respectés. Il appartiendra à la Révolution de faire disparaître les obstacles.

Tocqueville souligne l'obscurité et les contradictions du terme *démocratie*. Il le lie quant à lui à l'idée de liberté politique et au fait d'un gouvernement où le peuple prend une part plus ou moins grande aux affaires. Il dénonce ce faisant son opinion antérieure liant la démocratie au social (égalité).

Il constate qu'aux yeux de Tocqueville, il s'est accompli au milieu du XVIII^e siècle une sorte de révolution dans les esprits et les mentalités. Celle-ci s'exprime dans l'œuvre des écrivains. Ce sont les régions les plus prospères qui soutiennent le mieux l'idée révolutionnaire. L'Ancien régime est mort en 1787 lorsque Loménie de Brienne substitue des assemblées électives aux intendants. Cela explique que 1789 fut une année calme à vrai dire. La Révolution était faite dans la réalité, il restait à la faire dans les esprits. La grande visée révolutionnaire, c'est le despotisme démocratique, par opposition au libéralisme parlementaire, c'est plus 1793 que 1789. La

Révolution reprend ainsi une vue de l'Ancien Régime. Elle se réalise moins dans les constitutions de 1791, 1793, 1795 que dans le Consulat et l'Empire.

R.V.S.

DUHET Paule-Marie, *Les femmes et la Révolution, 1789-1794*, coll. « Archives », Paris, Julliard, 1971.

Depuis la « colonisation » de la femme, le féminisme n'a pas cessé de se manifester. De l'influence feutrée du gynécée, aux intrigues d'alcôve, en passant par toutes les formes du matriarcat, à travers les velléités des intellectuelles du moyen âge et d'après, il prend avec la révolution du XVIII^e siècle une dimension nouvelle et publique. Le fait révolutionnaire féminin n'est pas nouveau : « Tant que les femmes ne s'en mêlent pas, il n'y a pas de véritable révolution », disait Mirabeau. C'est l'exploitation de l'idée qui est nouvelle dans ce qu'elle provoque et dans ce qu'elle traduit une nouvelle sensibilité de l'opinion. Choderlos de Laclos, *De l'éducation des femmes*, 1783, Condorcet, *Sur l'admission des femmes au droit de cité*, 1790, en sont des manifestations, avec Simone de Beauvoir, avec Suzanne Lilar, *Le malentendu du deuxième sexe*, le débat n'est pas clos.

Un bel espoir jaillit en 1789. Il s'incarne dans quelques figures violemment prises à partie, caricaturées, comme Anne Joseph Théroigne, dite de Méricourt, dont la foi sombre derrière les barreaux de la Salpêtrière, ou ignorées comme Louise de Kérallo, journaliste cependant et animatrice du mouvement républicain à travers la *Société fraternelle des patriotes des deux sexes*, fondée avec son époux François Robert, Liégeois comme Théroigne.

Contre la sensibilité aux phénomènes économiques propre aux femmes, traduite sans nuance par quelques amazones groupées dans des sociétés féminines plus ou moins liées aux « Enragés », la Convention masculine réagit en moralisatrice : « Il n'est pas possible que les femmes exercent des droits politiques, s'exclame Amar. Vous détruisez ces sociétés populaires de femmes que l'aristocratie voudrait établir pour les mettre aux prises avec les hommes..... » Air connu, mais le décret tombe, comme un couperet : « Les clubs

et les sociétés populaires de femmes, sous quelque dénomination que ce soit, sont défendus » (novembre 1793).

Vierge, épouse, mère, tel est le destin promis par les Révolutionnaires, avec quelques droits privés mineurs. Pour le reste, les femmes sont renvoyées à leurs fonctions : « Sophie ou les malheurs de la Vertu... ! »

R.V.S.

PASCAL Pierre, *La révolte de Pougatchev*, dans la coll. « Archives », Paris, Julliard, 1971.

Une histoire de la révolte conduite par Emilien Pougatchev, cosaque de Jaïk entre la Caspienne et l'Oural, manque encore, même en Union soviétique. Le petit recueil de documents commentés puisés dans les sources du XVIII^e siècle n'en prend que plus de valeur.

Les steppes du sud-est de la Russie furent durant des siècles zone frontière sans limite précise, terre d'élection des Cosaques, libres paysans chez qui, souvent, trouvent refuge les serfs fugitifs fuyant l'autorité des boïards. Nombreuses furent les révoltes cosaques contre la centralisation des tsars : Bolotnikov en 1606 anime une première guerre paysanne, Stenka Razine en conduit une seconde en 1667. Il fut écartelé en 1671. La troisième prit naissance en 1772 dans le contexte du règne de Catherine II, des relents du *raskol* et des malversations des cadres russes. Le mécontentement, comme jadis, se cristallise autour de la figure de « faux tsars », images des souverains qui, comme le peuple, ont souffert de l'injustice de leurs proches. Pougatchev s'identifiera à Pierre III.

Curieux pays que cette région de l'Oural où les usines s'élèvent comme des citadelles pour accueillir parmi les ouvriers qualifiés la main-d'œuvre déportée des paysans.

Livré par les siens après l'écrasement de ses forces dont le nombre groupait à certains moments plusieurs milliers de soldats et un chiffre important de partisans, Pougatchev fut amené à Moscou, jugé, condamné et exécuté sans que le peuple cesse de chanter :

A l'Usine Deminov
le travail est pénible.

Ah oui, le travail est pénible !

Aïe, le dos nous fait mal !

On nous boucle dans une usine :

Un baignon dont on ne sort plus !

R.V.S.

FOHLEN Cl., *Qu'est-ce que la révolution industrielle ?* Paris, 1971, un ouvr. de 317 p., bibliographie, annexes, dans la coll. « Science nouvelle », chez R. Lafont.

Claude Fohlen, spécialiste de l'histoire de l'industrialisation de l'Europe au XIX^e siècle et de l'histoire américaine, était particulièrement bien placé pour nous présenter une synthèse sur un phénomène aussi important et aussi complexe que la révolution industrielle. Le plan choisi par l'auteur est simple, d'une simplicité qui implique la rigueur et la précision. Après avoir suivi le cheminement de l'expression « révolution industrielle », Claude Fohlen en étudie les principaux aspects en liaison avec le problème de la croissance économique. Ensuite, il passe en revue successivement les facteurs endogènes et exogènes de la révolution industrielle. Il le fait avec méthode et sérénité, exposant les vues des principaux historiens qui ont étudié la naissance de la révolution industrielle à laquelle nous accordons tant d'importance parce que la connaissance de ce phénomène pourrait peut-être nous faire comprendre la voie que devraient suivre aujourd'hui les pays en voie de développement. Enfin, l'auteur termine son ouvrage par deux chapitres consacrés à l'histoire sociale, l'un traitant des classes laborieuses et l'autre des classes moyennes.

Nous ne pourrions assez recommander la lecture de ce très beau livre à tous les professeurs de l'enseignement moyen qui s'intéressent aux sciences humaines. Ils y trouveront un excellent résumé des principales théories défendues au sujet de cette grande mutation dont nous avons une connaissance très riche, mais encore bien imparfaite et bien incomplète. Dans la partie économique de son travail, Claude Fohlen privilégie l'Angleterre et c'est une conséquence logique de l'état de nos recherches. On ne peut cependant limiter l'étude de la révolution industrielle au cas anglais. L'auteur insiste avec raison sur le fait qu'il n'y a pas une révolu-

tion industrielle mais des révolutions industrielles. Voilà, bien sûr, une conclusion qui ne donnera pas satisfaction à ceux qui espèrent réduire l'histoire du devenir de l'humanité à quelques formules toutes faites. C'est pourtant jusqu'à présent une des seules certitudes qui se dégage des centaines d'études consacrées par les historiens, les économistes et les sociologues à la révolution industrielle.

Ph.M.

BUBER-NEUMANN M., *La révolution mondiale, l'histoire du Komintern racontée par un de ses principaux témoins*. Cas-terman, Paris, 1971, 414 p., 39 FF.

Compagne de Heinz Neumann, dirigeant du parti communiste allemand, victime de ses purges de 1937, arrêtée elle aussi et déportée en Sibérie, extradée vers l'Allemagne hitlérienne. Buber-Neumann professe actuellement un anticommunisme systématique. Son livre fouillé est sans complaisance pour les acteurs de cette révolution mondiale tant espérée et jamais réussie, mais l'interprétation est étroite. Si ce livre nous livre des témoignages intéressants sur une période troublée, il accuse et par là perd de son objectivité.

J.D.

BRUNET J.P. et PLESSIS A., *Explications de textes historiques de la révolution au XX^e siècle*, A. Colin, Coll. U2, Paris, 1970, 495 p.

L'explication de textes est, en histoire, un des exercices essentiels et des plus délicats, et les auteurs nous donnent ici un excellent outil de travail.

Une orientation bibliographique et des conseils accompagnent les textes clairs, dont la majorité concerne l'histoire de France. Les explications sont fouillées, longues et proposent des conclusions. Pour les professeurs d'histoire qui enseignent en Belgique, cet ouvrage est surtout utile parce qu'il nous présente un autre recueil de textes historiques.

J:D.

SERGE V., *Ce que tout révolutionnaire doit connaître de la répression F.M.* Petite collection Maspero, 117 p., Paris, 1970.

Datant de 1925, ce petit livre nous répète « que nous devons connaître les moyens de l'ennemi et connaître toute l'étendue de notre tâche ». Intéressant, amusant, instructif, cet ouvrage devrait être lu par tous ceux qui luttent contre la répression.

Citons une des dernières phrases : « Ne ramenons pas la lutte des classes à la lutte contre les flics. »

J.D.

SAUVY A., *La révolte des jeunes*, Calmann-Lévy, Paris, 1970.

La révolte des jeunes ne se limite pas aux semaines de mai 1968. Le but de l'auteur est de provoquer des réflexions suffisantes non pour unir mais pour donner aux divergences et réalités leur plein sens et leur pleine utilité.

Sauvy termine son livre par un appel : « C'est à vous qu'il appartient désormais de jeter les bases de la société humaine dont nous rêvons tous. Vous seuls êtes capables de le faire, vous seuls pourrez être entendus. »

J.D.

CLEAVER E., *Sur la révolution américaine*, Coll. Combats, Le Seuil, Paris, 1970.

Après « Un noir à l'ombre » et un recueil d'écrits politiques, E. Cleaver, réfugié en Algérie, accorde au journaliste L. Lockwood trois entretiens qui éclairent de façon positive l'évolution d'un des chefs des Panthères noires. Dans l'introduction, le journaliste consigne les difficultés que tout révolutionnaire américain éprouve dans l'exil, fût-ce celui de Cuba et de l'Algérie.

Cleaver pense que les U.S.A. sont à la fois métropole et colonie, que les noirs représentent un peuple colonisé et « qu'il faut une révolution dans la métropole et une guerre de libération dans la colonie... ce qui m'intéresse, c'est une union révolutionnaires blancs et révolutionnaires noirs, révolutionnaires des minorités qui composent les U.S.A. à tous les niveaux » (p. 127).

Un jour, s'il faut en croire ses paroles, il reviendra au pays pour se battre et mourir au sein de la Révolution américaine. Ces entretiens peuvent être considérés par l'historien comme « documents ».

J.D.

SANCEROTTE A., *Révolution et contre-révolution dans l'Eglise*, « Problèmes », Editions Sociales, Paris, 1970, 168 F.

L'Eglise au V^e siècle est en crise, crise qui est mise par l'auteur en parallèle avec la crise actuelle.

A. Sancerotte étudie la vie et l'œuvre de saint Augustin, en expliquant par sa petite enfance l'inquiétude du jeune homme devant la vie, l'avenir, la religion. La foi doit l'aider à résoudre ses problèmes propres et l'adolescent devenu un homme trouve dans deux impératifs : refus de la sexualité et adhésion à un ordre social fondé sur un droit de propriété absolu, la formulation concrète de la loi qui devra être celle de la future société chrétienne. L'idée mythique du soleil, de rachat, va devenir pour Augustin un fait historique.

Ce n'est qu'à l'époque moderne que va jaillir la contestation et au XVI^e siècle, Molina affirme le libre arbitre. L'auteur termine cet ouvrage très fouillé sur la pensée chrétienne en disant qu'il faut découvrir un sens à l'Histoire afin d'échapper au désespoir de l'absurde.

En annexe, quelques références bibliographiques et un choix de textes qui seront très appréciés.

J.D.

GALLO M., *Tombeau pour la Commune*, R. Laffont, Paris, 1970, 178 p.

Ce petit ouvrage est un essai de démythification de la Commune. Avec une certaine agressivité, M. Gallo « attaque la barricade ». Nous ne le suivons pas dans ses raisonnements, d'autant moins qu'il attaque aussi l'histoire. Il nous semble bien pessimiste lorsqu'il dit « étudier la Commune, recommencer la lecture de ce récit devant une jeunesse désorientée, c'est prendre la responsabilité d'empêcher de regarder notre temps ».

J.D.

DOMINIQUE Pierre, *La Commune de Paris*, B. Grasset, Paris, 1970, 440 p.

Médecin, écrivain, journaliste, historien, P. Dominique raconte ici le siège de Paris

de 1870-71, la naissance et la mort de la Commune. Et ceci à travers les sentiments de la société de l'époque, du peuple, sous forme parfois de roman.

Il termine ce livre passionnant, qui se lit facilement, en annonçant la naissance en 1870, sur la rive droite de la Volga, d'un petit port qui s'appellera « Lénine ».

J.D.

DE VILLEFOSSE René Héron, *Les graves heures de la Commune*, Librairie académique Perrin, Paris, 1970, 285 F.

La librairie Perrin présente dans une belle collection ce livre relativement court, qui retrace les causes et les circonstances du drame, son développement et quelques détails de son dénouement et de la survie des auteurs.

Si, comme le dit M. de Villefosse, c'est de tout son cœur qu'il a puisé aux meilleures sources, nous regrettons vivement qu'il ne nous fasse pas connaître ces sources.

On le sent sympathisant avec les communistes, tout en restant très distant de ce qu'il appelle : la gauche, écorchant Marx au passage, il montre à la fin de son livre comment la Commune divisa l'Internationale.

Livre agréable à lire, écrit honnêtement.

J.D.

REMY Tristan, *La Commune à Montmartre - 23-5-1871*, Editions Sociales, Paris, 1970, 13,5 F.

Ce petit livre dédié à la gloire et à la mémoire des fédérés de Montmartre, raconte la troisième journée de la semaine sanglante. Documentaire et source de renseignements utiles à tous ceux qui s'intéressent à la Commune, ce petit ouvrage rappelle que ce qui manquait le plus en 1871, c'était une théorie révolutionnaire et un véritable parti ouvrier organisé.

J.D.

CHOUCY A., *Le Paris communiste*, Librairie académique Perrin, Paris, 1970, 273 p.

M. Choucy est mort avant le centenaire de cette Commune qu'il a si souvent étudiée.

Ce livre n'est pas achevé — il s'agit de notes, de portraits, de commentaires d'origines diverses, soigneusement recueillis et classés par l'auteur, qui s'ajoutent à la première partie rédigée avant sa dernière maladie.

C'est aussi la vie quotidienne de Paris en 1870, qui est retracée pour nous, annonçant 1871.

Livre enthousiasmant, où perce l'amour des prolétaires, où l'homme d'action que fut A. Choucy élève sa voix à travers celle des « Camarades ».

J.D.

RACISME

POLIAKOV L., *Des mythes des origines au mythe aryen*, dans *Annales*, t. 25, p. 408-433, Paris, Colin, 1970.

Le « Columbus Center » de l'Université du Sussex a entrepris en 1965 une enquête sur les conditions socio-psychologiques des grandes persécutions. Dans ce cadre, l'auteur a été amené à reprendre le sujet maintes fois étudié de l'antisémitisme et de l'aryanisme. La distinction entre sémites et aryens relève d'une science, l'anthropologie, gravement faussée sous l'effet de l'ethnocentrisme européen. Les racines pré-scientifiques de celui-ci remontent haut. Elles expriment une prétention universelle des divers groupes humains, des « cultures », à une généalogie distincte, à des origines glorieuses et augustes. Ce sont ces substrats affectifs qu'il convient de détecter. Le mythe généalogique fut la forme première de la réflexion historique. Celle-ci commence donc avec l'humanisation : histoire et étiologie se rejoignent : « D'où viens-je ? », « Que suis-je ? ». Les généalogies, les « cosmologies » correspondantes n'ont cessé d'être cultivées à aucun moment de l'histoire européenne. La Bible a propagé la distinction entre les fils de Noé dont une variante inspire les ordres médiévaux : Cham serait l'ancêtre des serfs, Sem celui des clercs, Japhet celui des seigneurs. Ce n'est pas d'hier que les Noirs sont mis au bas de l'échelle sociale !

En Espagne, l'aspiration à descendre des Goths se développe dans le climat créé par les « statuts de pureté de sang » qui oppose anciens chrétiens et nouveaux

chrétiens (« conversos » d'origine juive ou mauresque). La relégation des seconds au rang de marchand ou d'artisan, leur élimination ensuite, peuvent aider à comprendre le mépris des « Vieux chrétiens » envers les activités productives jugées infamantes, même par les laboureurs.

En France, la notion de Franc est synonyme de libre, d'être exceptionnel, par opposition à l'esclave, au serf, dont le plus grand bonheur est d'être affranchi, c'est-à-dire rendu franc. On sent les implications. Voltaire n'a pas été le dernier à en souligner le ridicule. Diverses opinions sont recueillies et citées largement par l'auteur. Camille Jullian voyait dans les Trois glorieuses de 1830 le triomphe sur la noblesse d'origine franque de la race immortelle des Gaulois. Astérix n'est pas mort ! En Allemagne, on voyait dans la « gallicité » l'explication du déclin international de la France. Michelet ne soulignait-il pas l'abnégation du Germain, cause de tous ses succès. Ce n'est pas le général de Gaulle, le bien nommé, qui négligera, avec succès, d'invoquer « La grandeur française ». Mais peut-on se reposer sur les lauriers de l'histoire ?

R.V.S.

FRIENDLANDER S., *L'antisémitisme nazi, histoire d'une psychose collective*, Seuil, Paris, 1971, 205 p.

Citoyen israélien, professeur d'histoire contemporaine à Jérusalem, l'auteur démontre que les fondements constants de l'antisémitisme allemand recourent aux méthodes de la psycho-histoire, il démontre que l'antisémitisme fut le moteur principal d'un système tendu tout entier vers la solution finale.

S. Freindlander rappelle cependant que les thèses avancées par lui-même, si elles sont étayées par une documentation, seront loin de la certitude, et qu'il abordera en quelques points celui des probabilités. Par là, ce livre est intéressant parce que original.

J.D.

TERNON - HELMAN S. Dr., *Histoire de la médecine S.S. ou le mythe du racisme biologique*, Casterman, Tournai, 1969, 224 p., 180 F.

Ce livre écrit par deux médecins qui ne souffrirent que peu de la deuxième guerre mondiale est une réponse à la ques-

tion : « Comment des médecins ont-ils pu en arriver là ? » Ils exposent en deux parties, d'une part les fondements de la médecine SS, d'autre part les crimes commis par des médecins SS au nom d'un racisme biologique. Le sujet traité est surtout celui du technicien face à la dictature. La médecine devient un des rouages essentiels de la machine de guerre hitlérienne.

En tant que médecins, les auteurs prennent en charge la culpabilité de ces médecins nazis sans conscience et se veulent vigilants.

Basé sur des sources de quatre types différents : les archives, les ouvrages idéologiques, les procès et les livres parus sur le nazisme, cet ouvrage pour lequel Y. TERNON et S. HELMAN ont demandé l'aide d'historiens et de germanistes, est aussi objectif que possible.

Quelques textes, une liste de dirigeants de la médecine SS et médecins SS ainsi qu'une bonne bibliographie terminent cette histoire de la médecine SS qui deviendra, sans doute, une des classiques de l'histoire de l'Allemagne hitlérienne.

J.D.

AFRIQUE

WILLETT Fr., *Ifè, une civilisation africaine*, dans *Nouveaux aspects de l'archéologie*, dirigée par Sir Mortimer Wheeler, Paris, Tallandier, Jardin des arts, 1971.

Peu à peu, l'archéologie nous révèle le lointain passé de l'Afrique. Ce volume poursuit un double but : faire connaître et apprécier l'art d'Iffè et le replacer dans une évolution plus large, celle de l'Afrique occidentale. L'ouvrage révèle une série d'œuvres, de sculptures de terre cuite, de pierre, de bronze, grandeur nature, traitées en style réaliste. La majorité de ces objets est conservée, soit au musée d'Iffè, soit dans des sanctuaires ou des bosquets sacrés de la ville. Dès lors, on comprendra d'autant mieux l'utilité de ce musée imaginaire. Située au milieu de la zone de forêt à l'ouest du Niger, Ifè, ancienne cité religieuse, a créé un art original et de belle qualité. L'archéologie a notamment révélé des terres cuites de la

culture de Nok, des bronzes et des ivoires de Bénin. L'origine de cet art d'Iffè devrait être recherchée dans la culture de Nok, petit centre minier du nord du Nigéria. Cette culture aurait commencé à s'épanouir vers le milieu du premier millénaire avant J.-C. pour se continuer jusqu'au deuxième siècle après J.-C. Cette culture de Nok, qui ne correspond pas à un site mais à une série de villages, a travaillé le fer. Ce peuple vivait, semble-t-il, de chasse, de cueillette et peut-être d'agriculture mais peut-être s'est-il contenté de favoriser la croissance de plantes sauvages en sarclant le sol autour d'elles. L'époque de l'introduction de la technique de la fonte est un problème qui n'est pas résolu. En se basant sur les résultats fournis par la méthode du carbone 14, les sculptures d'Iffè dateraient du XII^e siècle au moins. Leur production se poursuivra jusqu'au XVI^e siècle. A cette époque, elle se termine, soit pour des raisons économiques, soit à cause de l'expansion de l'Islam. Cet art d'Iffè est postérieur à la culture de Nok mais antérieur à celle de Bénin que les premiers Portugais découvrirent au XV^e siècle.

Dans la vallée du Niger, on a retrouvé par ailleurs d'autres cultures voisines de celle d'Iffè et ce, jusqu'au XIX^e siècle.

L'ouvrage fournit une abondante documentation de très belle qualité : 110 documents photographiques en noir et blanc, 39 dessins et 13 planches en couleur. Ce volume ne manquera pas d'intéresser ceux qui souhaitent élargir leur connaissance de l'histoire africaine et y intéresser leurs élèves dans un cours d'histoire des civilisations, d'initiation esthétique ou d'histoire de l'art et ce, en dehors des sentiers battus.

P.B.

TYMOWSKI Michal, *Les domaines des princes du Songhay* (Soudan occidental), *Comparaison avec la grande propriété foncière en Europe au début de l'époque féodale*, dans *Annales*, t. 25, p. 1637-1658, Paris, Colin, 1970.

Prônée par Marc Bloch, l'histoire comparative trouve des adversaires dont l'opposition se fonde spécialement sur l'ignorance des possibilités réelles de cette méthode. Il est naturel qu'au moment où la décolonisation rend aux peuples d'Afri-

que leur originalité, le champ de l'observation comparative s'étend à leurs territoires. Malgré des dissemblances de détail, les analogies entre l'organisation des domaines du Songhay et celle des domaines seigneuriaux de la féodalité occidentale à ses débuts est patente. Ce témoignage d'un Vénitien au service d'Henri le Navigateur dans les années 1455-1456, Alvise da Ca da Mosto, en atteste : « Le roi n'a pas de revenu stable sous forme d'impôts... il subsiste grâce aux incursions qui lui rapportent des esclaves... Il emploie ces esclaves à la culture des lots de terre lui appartenant, mais il en vend aussi aux Asénégueses... Il y a certains villages et endroits où il tient de huit à dix épouses. Chacune d'elles possède une maison avec une jeune domesticité et des esclaves pour cultiver les terres qui lui ont été assignées par le prince. Elles ont aussi un certain nombre de bêtes telles que vaches et chèvres... Lorsque le roi arrive dans un de ces villages, ses épouses ont le devoir de le nourrir, lui et sa suite, grâce à leurs récoltes. » Une vassalité par les femmes, en quelque sorte. Des pratiques serviles moins hypocrites qu'en Europe pour le reste.

R.V.S.

PERROT Claude H., *L'histoire dans les royaumes agni de l'est de la Côte d'Ivoire*, dans *Annales*, t. 25, p. 1659-1677, Paris, Colin, 1970.

Pour les Occidentaux européens, l'irruption d'un présent bouillant par l'entremise des moyens d'information de masse, enlève à l'histoire sa valeur de référence. Le poids dont elle pèse encore se justifie par sa valeur de refuge contre les incertitudes de l'avenir. Lorsque ces incertitudes s'estompent, l'histoire est contestée dans certains de ses aspects du moins, dont l'utilité n'apparaît plus.

Dans la société traditionnelle agni, le présent est le prolongement pâli du passé. L'humilité et la révérence exprimée à l'égard de la terre, de la végétation, des forces naturelles, se marquent aussi envers les ancêtres. Leur expérience, soigneusement entretenue par la mémoire, est un réservoir d'inspirations et de modèles. L'histoire est donc un capital à la manière d'un trésor conservé par les hauts dignitaires. Eux seuls ont le pouvoir de dialoguer avec les générations disparues.

La fête nationale annuelle, en faisant revivre au peuple son passé, renforce le pouvoir. Les barrières tombent entre les morts et les vivants comme dans le rituel funèbre des pleureuses chargeant le défunt de messages pour l'au-delà.

L'histoire en pays agni est profondément liée aux croyances religieuses, elle est tributaire de l'ordre établi. Sur le premier point, l'histoire appartient aux ancêtres, une libation ouvre l'entrée de ce domaine ; prononcer le nom de l'ancêtre, en tirant celui-ci de son repos, entraîne des risques pour l'invocateur. Les listes généalogiques sont bien moins sèches que ce que l'enquête en conserve. L'histoire ne s'aborde que dans certains lieux privilégiés. Les événements sont filtrés, les bons seuls sont retenus, les mauvais sont cachés, seuls les juréments et les lamentations funèbres peuvent faire exception.

Sur le second point, l'histoire est affectée à la défense de l'ordre existant, son contenu est remodelé conformément aux intérêts du pouvoir : plus l'origine familiale matrilineaire est ancienne, plus elle est légitime, celui qui était le premier dans le lieu a le droit pour lui. L'histoire dans sa transmission éclipse les accidents ; le roi est toujours juste, victorieux, puissant.

Les limites du savoir historique sont d'ordre spatial et d'ordre temporel. Tout ce qui précède l'exode des Agni au XVIII^e siècle est relégué dans un temps mythique qui ne se nomme pas.

Aujourd'hui, cet héritage est dévalué, personne ne le recueille plus : l'histoire traditionnelle a vécu.

On peut s'interroger sur le sort de l'histoire dans nos pays occidentaux, au cas où on s'obstinerait à écarter l'indispensable vision sociologique de notre passé.

R.V.S.

GRILLON Pierre, *Un chargé d'affaires au Maroc, La correspondance du Consul Louis Chénier, 1767-1782*, 2 vol., Paris, S.E.V.P.E.N., 1970.

Au moment où les programmes d'histoire prônent l'intégration de l'étude des civilisations non européennes, les professeurs éprouvent des difficultés à renouveler leur documentation. Des ouvrages comme ceux-ci sont d'autant plus précieux.

Père du poète André-Marie Chénier, l'auteur des lettres publiées ici réside au Maroc au moment où le royaume chérifien vient de signer avec la France un accord qui persistera jusqu'en 1863. Quoique le volume des échanges se fut accru après le traité, celui-ci se justifie moins par le profit commercial que par des motifs de sécurité de navigation sur les côtes à corsaires barbaresques. Nombreuses notations sur les usages commerciaux, les mœurs marocaines, les problèmes de la navigation.

R.V.S.

TURICA Yvonne, *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale, écoles, médecins, religion, textes à l'appui*, F. Maspero, Paris, 1971, 435 p.

Cette étude historique est à la fois une étude sociologique et psychologique. Et c'est l'affrontement de deux civilisations qu'Y. Turica exprime ici. Celle de la raison — ou des colonisateurs du XIX^e siècle — et celle des Arabes. De plus, il s'agit aussi de l'examen de trois disciplines distinctes, et d'une histoire des cœurs des hommes. A travers cette étude dense, poussée, captivante, on sent le souci d'expliquer la résistance à la colonisation et d'actualiser cette résistance.

Citons la dernière phrase du livre, extraite d'un journal allemand de 1965 : « La plupart partent du principe que tout doit être fait ici comme aux Etats-Unis... Nous ne sommes pas prêts à nous laisser missionnariser ».

Disait-on autre chose, ajoute l'auteur, dans une zaouïa kabyle cent ans plus tôt, prêchait-on un autre espoir ?

Ce très beau livre devrait être lu par tous ceux pour qui l'histoire n'est pas lettre morte.

J.D.

VANSINA Jan, *Introduction à l'ethnographie du Congo*, coll. Editions universitaires du Congo, Bruxelles, Centre de recherche et d'information socio-politique, 1966.

« La culture, c'est la façon de vivre d'un peuple. L'étude des cultures, ou ethnologie, est l'analyse d'une société avec ses structures, l'ensemble des comportements-types associés, des idéologies et des croyances qui justifient, expliquent ou initient ce comportement et des objets matériels en usage dans la société. C'est aussi l'étude de la relation entre l'individu et la société, entre la norme et sa réalisation concrète... On peut donc décrire le profil d'une culture en décrivant son environnement, sa structure économique, sociale et politique, son idéologie religieuse, son expression artistique et la variabilité des normes vis-à-vis des réalisations ». Quel bénéfice l'historien ne peut-il pas espérer de l'application de ces principes de recherche à la connaissance du passé. La critique comparative révèle à chaque pas la richesse d'interprétation des témoignages, des messages, que nous lègue notre passé. La glorification du chasseur démesurée par rapport à son efficacité économique n'est-elle pas propre aussi à l'Occident, reliquat d'une époque où la chasse était la principale source de subsistance ? Les pratiques de l'échange, par don, par dot, par tribut, par commerce ne se retrouvent-elles pas dans nos sociétés ?

Les structures lignagères, les coutumes patrilocales ou matrilocales ne se décèlent-elles pas parmi les usages de nos pays dans l'opposition entre droit du sol et droit de naissance. C'est à chaque page de ce premier répertoire descriptif des sociétés et des Etats congolais anciens que surgissent des comparaisons et que s'imposent des explications. Société, économie, politique de tout notre moyen âge européen s'en trouvent soudain éclairés et comme actualisés. A lire attentivement et à méditer !

R.V.S.